

LA DIMENSION ETHIQUE DE L'ETRE HUMAIN (résumé de l'ouvrage)

Avertissement

Le mot "éthique" est un concept, c'est-à-dire la représentation mentale d'un objet ; une idée ; un signifiant ! "Concept" nous vient du latin *conceptus*, participe passé du verbe *concupere* (prendre entièrement, contenir), lui-même composé de *cum capere* : prendre avec. Au plus près de sa traduction du latin, un concept est un *contenu*. Pour saisir ce contenu, sa substantifique moelle, nous découvrirons qu'il ne suffit pas d'appréhender le concept "éthique" intellectuellement. L'étymologie nous éclairera sur la « conception du concept ». Comme pour l'ensemble du vocabulaire, l'étymologie constitue la véritable « scène primitive » du mot ; ici, du mot *éthique*...

Nous prendrons au pied de la lettre le sens du substantif "étymologie", lequel tire son origine de la juxtaposition des mots ἔτυμος *étymos* : véritable, réel, et λόγος *logos*, terme qui ne traduit rien moins que : parole, discours, pensée ; raison, faculté de raisonner, bon sens ; théorie ; mais aussi fondement, raison intime d'une chose (Bailly et Magnien-Lacroix). L'*étymologie* caresse le rêve de conserver dans le mot le *réel* de la chose. Réel impossible à surprendre. Il faut se contenter de sa phénoménalité, de son expression sous forme de traces, au moins symboliques, dans son expression signifiée. Remonter le temps de l'*étymologie*, c'est courir derrière le *réel* de la chose en phonèmes traduits... même si le *réel* est, comme toujours, de la catégorie de l'impossible !

Primum erat... ethica

L'enfant de l'humain est... *humain*, par essence, et ce, dès sa conception, « d'origine », et doit être tenu pour tel sa vie durant.

Le fait que les parents reconnaissent l'enfant comme sujet humain avant que ce dernier ne puisse lui-même le réaliser, est fondamental. S'il ne peut avoir encore la conscience d'exister en tant qu'*être humain*, il en acquiert tôt l'expérience. Ainsi se construit le jeu de son « je ».

Les contacts affectifs bienveillants à l'endroit du bébé constituent pour lui des expériences qui le confirment affectivement. Ce sont, à proprement parler, des *expériences d'humanisation*. Chaque être humain a le droit non seulement d'être affermi dans son existence, mais d'être affectivement confirmé dans le Bon de son être, de son être humain, donc de son humanité.

A partir du moment où il existe, l'individu est placé dans un milieu social : « il y a de l'autre pour l'un ». L'altérité, la relation à l'autre, voilà qui pose et impose l'*éthique*.

La société est une « séquence » (note), une suite d'individus qui présentent des dénominateurs communs et sont des semblables. Mais « semblable » ne veut pas dire « allié ». Aussi, une *morale* s'impose-t-elle pour régler la vie communautaire, les alliances et les mésalliances; une *morale* toujours fondée sur l'*éthique*.

Note : le substantif latin *societas* (société, communauté) vient du nom *socius* (compagnon, allié), celui-ci étant lui-même issu du verbe *sequor* : suivre.

Etymologie des concepts éthique, ethnique

Selon le dictionnaire historique de la langue française (Robert), l'origine du terme *éthique* semble tenir d'une racine indo-européenne : °*swedh-*, °*swe-*, °*se-* indiquant ce qui *existe* d'une manière autonome, qui a une *existence* propre ; mais aussi une manière de vivre, des habitudes. Le mot °*swedh-* évoque ce qui est à soi, l'habituel d'un individu. L'habituel correspond généralement à l'authentique, au vrai, à quoi l'individu ne peut échapper. Cette racine °*swedh-* est elle-même un développement, au moyen du suffixe *-dh*, d'une racine °*swe-* qui est celle de la 3^e personne, et qui a donné *se*, *sui*, *sibi* au latin, et *se*, *soi* au français.

Voilà qui indique la place de l'*éthique* : au cœur même de l'être. Constaté que la racine du mot *éthique* est la même que celle du pronom *soi* souligne le rapport entre l'*éthique* et le soi, et reconnaît l'*éthique* dans la constitution même, au fondement de la personne humaine, dans ses racines !

L'être humain est éthique in se ! Nous verrons que chaque humain en a le sens.

Un verbe latin qui porte l'accent sur l'habitation offre une métaphore de l'évolution du nomadisme au sédentarisme et prouve la nécessité de la *morale* : passage de l'abri sommaire à la maison, du précaire à l'établi où se mettre à couvert... qui suppose un « avoir » essentiel, et s'accompagne d'un sentiment de propriété dès lors que l'humain s'y fixe. Il s'agit du verbe latin *habitare* (habiter, occuper), qui est la forme fréquentative du verbe *habere* (avoir) ; *habitare*, c'est « avoir souvent ». Il faut un *avoir* pour l'*être* ! Lorsqu'on a souvent le même lieu de résidence, qu'on y « habite », on s'y crée des « habitudes », un « genre de vie », des « mœurs ». Dès lors que des avoirs sont en jeu, ils peuvent mettre les mœurs en danger ; il faut une *morale* pour réduire les risques.

La propriété a pu rendre le sédentaire défensif et insécure à l'endroit de son semblable, qui a dû recourir à la *morale* pour vivre de concert.

Si °*swedh* évoquait ce qui est à soi, le propre, l'habituel d'un individu, °*swedos* désigne le comportement propre à une espèce animale ou à une société humaine. C'est cette racine originelle qui va donner, en grec, aussi bien le nom ἔθος *ethos* (coutume, usage, habitude) que ἔθνος *ethnos* (toute classe d'êtres d'origine ou de condition commune ; race, nation, peuple ; ou encore de même exercice professionnel ou ayant les mêmes habitudes).

Quant au mot *éthique*, la langue grecque disposait de deux orthographes pour le désigner. Seule la lettre initiale change : ε epsilon (son « e » bref) ou η éta (son « ê » long). Le nom ἦθος *êthos* inclut les sens de ἔθος *èthos* (limité à « coutume, habitude, usage ») et les élargit ; il désigne le séjour habituel (chez Homère), la demeure ; mais aussi l'habituel : les manières d'être ou les habitudes d'une personne ; et encore les mœurs ; enfin, la nature, le caractère inné d'une personne. Thématiquement, le stable par rapport au labile, à l'instable : le permanent par rapport au fugace. Il se trouve que la figure de l'instable apparaît sous la forme du πάθος *pathos*. Magnien et Lacroix notent en effet une opposition entre ἦθος *êthos* et πάθος *pathos*. La « nature habituelle » s'oppose

au « phénomène accidentel : état de l'âme agitée par des circonstances extérieures ». Cette remarque suggère une interprétation qui donne à opposer *l'éthique* au *pathos* : *l'éthique*, avec son caractère de permanence, au *pathos* accidentel qui trouble. Opposer le temporaire à l'établi, *l'éthique* à la maladie, est essentiel : guérir passe en effet par le fait de retrouver le Bon pour l'autre dans la démarche thérapeutique, en sorte que le sujet (re)trouve le Bon de lui. Nous voyons ainsi que *l'éthique* a un rapport étroit avec la santé. Il est vrai que vivre selon *l'éthique* est une très bonne façon de maintenir la santé qui est un état d'équilibre.

L'adjonction de deux phonèmes semblables à une lettre près (ἦθος *êthos* et ἔθος *êthos*), veut assurément rendre une différence : probablement une double nécessité pour l'individu. Une nécessité relative à la manière d'être, innée, d'une part ; d'autre part, une nécessité impliquant le temps, l'habitude, la coutume : ce qui est la définition des mœurs. Cette dimension correspond à la *morale*, tandis que la première correspond à *l'éthique* en tant que caractère humain stable ; stable ne signifie pas pour autant que ce caractère soit constamment efficient et disponible ! Ces deux courants vont se conjindre et se confondre dans la notion grecque, puis latine, tant que les termes *éthique* et *morale* demeurent équivalents, pour retrouver, bien plus tard, leur distinction et leur indépendance, avec l'attribution à chacun d'un sens propre.

Ces précisions concernant le mot ἦθος *êthos* mettent l'accent sur le « caractère inné, la manière d'être » : *l'éthique* ne tient pas tant aux mœurs (*morale*) qu'à une dimension individuelle propre à chacun.

Il convient de souligner que par la notion d'habitude, il faut certainement moins entendre ce qui revient répétitivement en tant qu'actions posées par l'être, que ce qui inspire habituellement, régulièrement ces actions, c'est-à-dire ce qui correspond à *l'authentique* de l'être : ce qui est en lui et qui imprègne ses actes.

Dans la langue, les Latins ont tout d'abord repris le mot grec ἠθικά *éthikha* pour désigner la *morale* (en tant que partie de la philosophie). Après l'avoir latinisée en *ethica*, ils suivirent la suggestion de Cicéron qui forgea (*De Finibus* I, 1), à partir de l'existant *mos*, *moris* (pluriel *mores* : mœurs), le terme *moralis* pour traduire ce qui est relatif aux mœurs.

Le terme *mos* n'est ni le fruit du hasard, ni d'une fantaisie cicéronnesque : les mœurs représentaient précisément le contenu de ἔθος *êthos* (coutume, habitude, usage) qui concernent, comme déjà énoncé, une « classe d'êtres d'origine ou de condition commune, la race, la nation, le peuple » ; c'est-à-dire : ἔθνος *l'êthnos*.

Par ce rapprochement, Cicéron a posé la *morale* comme étant la *science des mœurs*.

Un tel développement sémantique permet de comprendre que de nos jours encore, bien des auteurs tiennent pour équivalents les substantifs *éthique* et *morale*. Leur étymologie est enchevêtrée, mais il fallait en démêler les fils pour pouvoir les distinguer et donner à chacun son sens et sa valeur.

Distinguer clairement *éthique* et *morale*

Actuellement, il est commun d'entendre que le terme *éthique* suscite une certaine « réticence intellectuelle » qui provoque un évitement de sa nomination même. Il est quelquefois tenu pour « savant ». Quant à celui de *morale*, il est considéré comme rétrograde ou « moralisateur » ! S'il y avait là une réaction ou le reflet d'une tentative de déni de ces notions, il s'agirait d'une vaine tentative, car nul ne peut échapper à l'influence de l'*éthique* et de la *morale* et à leur nécessité.

L'assimilation fréquente de l'*éthique* à la *morale* empêche de saisir l'essence de celle-là, en la réduisant à celle-ci. La conséquence est un galvaudage de l'*éthique*, moyennant l'adjonction de divers préfixes censés donner un ton sérieux ! Le résultat ? Une *éthique* devenant étique !

Lévinas (1905-1995) envisageait la structure *éthique* de la responsabilité comme « autre-dans-le-même ». Pour lui l'*éthique* est la source même de la philosophie, du θαῦμα *thauma* : de l'objet d'étonnement philosophique. Elle vise ce qu'il appelle « l'humain de l'homme », ce qui ne se laisse totaliser ni dans une synthèse, ni dans une unité. Elle part « du cœur », (comme l'on dit), de l'affectivité, de l'essence de l'humain, et elle vise l'essence de l'autre humain. De l'exigence de l'*éthique*, Lévinas dit qu'elle est insatiable : elle est une « exigence de sainteté » (« *Ethique et infini* » P.101). L'*éthique* est, il est vrai, une exigence de sainteté, non pas au sens religieux, mais au sens de la vertu, une exigence de « sainteté laïque » ! L'*éthique* comme une religion (au sens étymologique : en tant qu'elle relie les humains) sans dieu !

L'*éthique* est la source, le fondement, l'inspiratrice individuelle de la *morale* à caractère collectif.

La *morale* met à l'abri, certes, mais elle peut enfermer ; on peut même y déceler des motifs d'aliénation, si elle devient trop rigide et gouverne la vie du citoyen. Il arrive que l'excès de *morale* empêche le sujet de penser, de choisir, de se déterminer. Trop de *morale* tue la liberté. Si bien que lorsqu'elle devient trop répressive, liberticide, ceux qui en sont les objets, refusent de s'y soumettre, se soulèvent, revendiquant leur état de sujets. L'histoire procède alors à des « remises à l'heure ». C'est l'objet de la « révolution » : lorsqu'un peuple se sent corseté dans sa *morale* vécue comme trop contraignante, il réforme ou bien il fait exploser le corset... pour en mettre en place un autre, plus adapté à son temps et - pour une période indéterminée - plus conforme à ses aspirations. C'est alors un retour à l'*éthique*, avant qu'une autre *morale* ne renaisse... A l'inverse, l'*éthique* libère le sujet, lui donne ou lui redonne le choix ; un choix qui met en jeu son autonomie et sa responsabilité.

Puisqu'elle est fondée sur les coutumes, les habitudes, la *morale* est restreinte à un groupe plus ou moins grand, lequel groupe se constitue autour d'un (ou de plusieurs) point(s) commun(s) à l'ensemble, et qui devien(nen)t source(s) d'identifications: que ce soit, le plus souvent, l'appartenance à un espace géographique ; à un ancêtre commun, soit-il mythique ; à une histoire partagée...

Elle contribue alors au maintien de l'intégrité du groupe et constitue une sorte de plus petit commun dénominateur. Malheureusement, pour ce faire, il se peut qu'elle aille à l'encontre de l'intégrité d'autres ensembles, et devienne cause de conflits belliqueux. En cas de guerre, par exemple, la *morale* devient amoral, ou plutôt « anéthique ». Chaque groupe défend et protège sa propre *morale*. Laquelle *morale* évolue dans l'espace au fil du temps.

L'éthique est mère de famille nombreuse

Fondement de la *morale* et source du droit, *l'éthique* ne pousse pas seulement à la réflexion : elle accompagne l'engagement de l'humain dans l'action ; le *sens de l'éthique* donne à sentir que telle action est bonne ou mauvaise, en fonction de soi et des autres. Il conduit à prendre position, à poser les limites d'une *morale*. Laquelle *morale* se mêle à (et de) la politique, prend part au pouvoir, en tant qu'elle promeut l'esprit des lois qui régissent la Cité.

Les valeurs que *l'éthique* inspire imprègnent notre rapport au monde ; elles sous-tendent nos actes, et elles protègent la valeur ultime : celle de la *personne humaine*.

C'est précisément parce que *l'éthique* est une philosophie de vie, parce qu'elle est une *éthique* du sujet, qu'elle doit passer par lui, qu'elle ne se limite pas à énoncer ses applications dans des règles : au-delà du sujet, étendue à un groupe ou à une nation, *l'éthique* produit des *morales*. Il peut y avoir un code de *déontologie*, mais pas de code d'*éthique*. C'est pourquoi il n'est pas juste d'accoler au substantif *éthique* un qualificatif qui en limite le champ, comme « une *éthique* religieuse », ou « une *éthique* médicale »... *L'éthique* est illimitée par définition ; son application à un sous-ensemble, comme une catégorie sociale, en fait une *morale* ou une *déontologie*.

L'*éthique* constituée, appliquée, devient une *morale*.

L'éthique, art d'inspirer la conduite, est le « maître à penser » d'une famille nombreuse. De la *déontologie*, qui dit (λόγος) *logos*, le devoir (δέον : *déon*), ce qu'il convient de faire, donc le droit, lié à une profession. Parente avec la *vérité* et la *justice*. Parente avec la *loi* qui définit les droits et devoirs, et constitue le *droit* (de l'adjectif *rectus*) pour tous, qui a pour principale fonction de protéger les personnes, particulièrement les plus démunies : il établit la règle juridique, que *l'éthique* inspire. Parente, par conséquent, avec la *règle* qui prescrit le chemin à suivre ; avec la *norme* (*norma* désigne l'équerre, la règle, la loi) qui dit ce qui est conforme à la règle ; et, bien sûr, mère de la *morale*, qui oriente la vie sociale... donc avec les *mœurs* (*mores*) dont à la fois la *morale* résulte, qu'elle structure et maintient.

Définitions et buts de l'éthique

L'*éthique* est au principe de la *morale*.

L'*éthique* est la source de la *morale* (laquelle *morale* constitue la « science des mœurs » ; concrètement : sa mise en œuvre pratique).

A contrario, la *morale* est une application culturo-temporo-spatiale de *l'éthique*. La *morale* représente une *éthique* momentanément constituée.

En chaque être humain, l'*éthique* dispose d'un véritable sens (sans organe) qui fait partie de l'essence de l'humain.

Le sens de l'éthique est le sens du Bien commun et propre. Du Bien pour l'autre, et pour soi en tant que sujet social.

C'est un sens qui permet de répondre à la question, pour chacun et pour tous, de la bonne façon de vivre soi-même avec les autres.

Le *sens de l'éthique* (qui est constituant) permet l'accès à ce que l'on peut appeler une « *éthique humaine fondamentale* » ; laquelle implique le fait que « les *actes* de la personne soient d'une qualité telle que le bonheur de chaque être humain devienne le plus grand possible » (F. Veldman « *Haptonomie...* » P. 135). Voilà une prise de position exigeante, qui met en jeu la solidarité et la responsabilité de chacun, car elle revient à dire que l'*éthique* engage la totalité de l'humanité à partir des actes de chacun.

Kant conseille : « Agis uniquement d'après la maxime (c'est-à-dire la raison subjective de l'action) qui fait que tu puisses vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle ». Ou : « agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours et en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen ». Des questions simples peuvent orienter la boussole propre à indiquer la direction que donne l'*éthique* : « si tout le monde faisait comme moi, comment serait le monde ? L'acte que je pose reflète-t-il ma dignité intrinsèque ? » Ne pas y répondre serait contraire à l'*éthique* qui impose de reconnaître la valeur essentielle d'autrui. Cette sentence met en jeu réciprocité de la relation et solidarité.

Encore une question éminemment *éthique* : « est-ce que l'action que je vais accomplir est bonne pour les autres... et pour moi ? » « Pour moi » signifie « pour l'être que je suis authentiquement, pour l'*être social* que je suis ».

Si la morale a le souci du collectif via les mœurs, l'éthique a le souci de l'humain.

Le sens de l'éthique est, en chacun de nous, au sein de notre *for intérieur*, une conscience *esth-éthique*.

L'*éthique* est une recherche de perfectionnement, d'accomplissement personnel, dans le rapport à l'autre : de sorte que le sujet assume le plus pleinement possible sa responsabilité dans le bonheur de l'autre. En cela, l'*éthique* est un « *pousse-à-la-solidarité* ».

Le but de l'*éthique* est très ambitieux, puisqu'il ne vise rien de moins que l'amélioration de la vie et l'optimisation du bonheur humain de vivre.

L'*éthique* a, d'une part, un but existentiel, de dimension quantitative qui est le maintien de la vie ; de la vie qui veut vivre, avec ses propres phénomènes et caractéristiques (soutenue par l'élan vital) ; d'autre part, un but essentiel, asymptotique, idéal, vers lequel l'humain court sans fin : le bonheur, aspect qualitatif, typiquement humain (porté par le plaisir de vivre).

L'éthique humaine fondamentale

Pour perdurer, l'humanité se doit de tendre vers cette aspiration légitime qu'est l'éthique en tant qu'inspiratrice de ses actes.

Le recours à l'éthique est absolument indispensable pour tout humain, à son su ou à son insu, car « chaque homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition » ! L'éthique impose de tenir l'autre, tout autre humain pour *sujet*. Cette loi ne peut ni ne doit souffrir aucune exception !

La « *Déclaration des droits de l'homme* » affirme : « La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui ». Complétons : « ni à soi-même ».

Une recommandation considérée comme une « règle d'or » a été formulée par Confucius (551-479 avant J-C) : « Tzeu koug demanda s'il existait un précepte qui renfermât tous les autres, et qu'on dût observer toute la vie. Le maître répondit : « n'est-ce pas le précepte d'aimer tous les hommes comme soi-même ? Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse à vous-même » ; (Analectes XV 23). On voit que l'éthique brandit l'étendard de l'amour ! Ce dont la morale n'a cure. Le judaïsme enjoint : « Aime ton compagnon comme toi-même » (Lévitique 19,18). Le Talmud (Shabbat 31 a) indique : « ce qui t'est haïssable, ne le fais pas à ton prochain. C'est là la loi entière, tout le reste n'est que commentaire ». Ou encore, Rabbi Hillel (70 avant J-C), en réponse au centurion romain venu le défier de l'instruire de toute la loi juive durant le laps de temps où il pourrait tenir sur une jambe, répond : « ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas que l'on te fasse. Ceci est la Loi » On retrouve cette assertion à caractère *éthique* dans la Bible : « Ne fais à personne ce que tu n'aimerais pas subir » (Tobie 4,15).

Le christianisme reprendra le même principe : « tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-même pour eux, car c'est la loi et les prophètes » (Nouveau testament, Matthieu 7,12).

L'Islam fera dire à Mahomet (570-632) (13° des 40 hadiths de Nawawi) : « aucun d'entre vous n'est véritable croyant tant qu'il n'aimera pas pour son frère ce qu'il aime pour lui-même ».

Principe cardinal de toutes les religions, c'est-à-dire de tout ce qui relie les humains, l'éthique est « au cœur » de l'humain lui-même, et son *sens de l'éthique* est inclus dans sa « *constellation significative* ».

Les principes ici énoncés, qu'ils soient religieux ou laïcs, sont des expressions de ce que nous appelons « *éthique humaine fondamentale* ». L'éthique humaine fondamentale est commune à l'humanité entière ; elle traverse les milieux, les âges, les sexes, les religions, les cultures...

Fondements du sens de l'éthique

La notion de perception est tout à fait essentielle pour vivre et nous sentir vivants. Nous ne pouvons évaluer que ce que nous percevons. Et ces perceptions sollicitent notre *sens de l'éthique* en nous mettant en demeure de prendre position. Au radical de la série *esthétique*, *esthésie*, *aïsthésis*, *esthétique*, se trouve le verbe *αἴω* *aïō*, « je perçois », issu du même verbe indo-européen *aiein* (enten-

dre, percevoir). Ici encore, les Grecs disposaient de deux verbes $\alpha\acute{\iota}\omega$ *aiô*, de sens différents, mais que rien ne distingue morphologiquement. Ils sont non seulement homonymes, mais complémentaires. Le premier traduit « j'entends, je perçois », le second signifie « j'exhale ». Les Grecs avaient repéré la conjonction entre perception et souffle ! Au verbe $\alpha\acute{\iota}\omega$ *aiô* correspond le substantif $\alpha\iota\acute{\omega}\nu$ *aiôn* qui traduit la matière de la vie et de la vigueur, et aussi la notion de temps... $\text{A}\acute{\iota}\sigma\theta\eta\sigma\iota\varsigma$ *aisthesis* se compose donc du verbe $\alpha\acute{\iota}\omega$ *aiô* et de $\theta\acute{\epsilon}\sigma\iota\varsigma$ *thesis* : action de poser, d'arranger, établir, instituer, affirmer. L'adjonction des deux mots en cumule les sens : « affirmer, poser le perçu ». Autrement dit, « avoir conscience ». C'est le verbe $\alpha\acute{\iota}\omega$ *aiô* qui fournit son radical au substantif *aisthesis* $\alpha\acute{\iota}\sigma\theta\eta\sigma\iota\varsigma$: un mot polysémique, qui traduit à la fois la faculté de percevoir par les sens et par l'intelligence, la sensation; et aussi *se* percevoir, s'apercevoir, éprouver.

Le *sens de l'éthique* introduit le souci de l'autre dans l'exercice de la balance estimative qui évalue le Beau, le Bon, le Bien : la dimension d'évaluation de ce qui est perçu par l'*aisthesis* est étroitement corrélée au *sens de l'éthique* qui permet à l'action ou l'acte posé d'être respectueux de l'*éthique*. Ces facultés se trouvent en germe en chaque être humain et se développent au fil des expériences, dès le début de la vie. Ils participent d'un savoir non conscient.

Agogie de l'éthique

Le *sens de l'éthique* doit être renforcé par les rencontres et les expériences de vie ; il est toujours possible de le développer, quel que soit l'âge du sujet. Les vecteurs de renforcement sont la *confirmation affective* et la *confrontation* qu'il convient de mettre en œuvre lorsque le *sens de l'éthique* n'a pas rempli son office. Autant il est important de le *confronter*, lorsque le sujet défaille, autant il est souhaitable de le féliciter lorsqu'il pose des actes qui tiennent compte de l'*éthique* ; voilà qui contribue à rendre heureux. L'adjectif latin *felix* se traduit par « heureux » et produit, en français, le verbe « féliciter ». La « félicité » procurée par la « félicitation » (celle-ci doit, à l'évidence, être authentique et juste, sans emphase) *confirme* l'être dans son Bon.

En termes de terme

En tant que sens du Bien, le *sens de l'éthique* est toujours en tension vers le bonheur. Le bonheur ne peut donc aller sans une judicieuse mise en jeu du *sens de l'éthique*. Il appartient à chacun de mettre en œuvre et de développer son propre *sens de l'éthique*, à la lumière des rencontres et des expériences de sa vie, (autrement dit : grâce et avec les autres), de sorte que ses actes soient en accord avec l'*éthique humaine fondamentale*. Accompagner affectivement, avec une grande bienveillance, le développement du *sens de l'éthique* chez un sujet humain, constitue, en soi, une contribution au développement de l'*éthique humaine fondamentale* et à la mise en jeu de l'*éthique* ! C'est par la prise en considération et le développement du *sens de l'éthique* de chacun que l'évolution de l'ensemble des humains peut espérer voir fleurir son essence... André SOLER